

trières, rien ne manque au couvent de las Huelgas.

La sculpture la plus grossière y cou-  
doie les fleurs les plus délicates, dues au  
ciseau des ouvriers du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce monu-  
ment a passé à la fois par la raideur du style  
byzantin, le travail mauresque du IX<sup>e</sup> siècle,  
le gothique pesant du XII<sup>e</sup>, et enfin par le  
mauresque et le gothique le plus fleuri. Vaste  
campo santo de têtes couronnées, il avait vu  
plusieurs rois recevoir cette couronne sous  
ses voûtes mêmes, il avait, à titre de vassaux,  
douze ou treize villes et cinquante villages.  
Ce que la munificence royale lui concédait  
était inouï, l'abbesse seule en est nommée  
dans les titres *suzeraine*, *supérieure pré-  
late*, etc., etc. Elle avait sous ses ordres, et  
dans une bourgade à peu de distance, un  
grand commandeur, douze moines et huit  
religieuses commanderesses de Calatrava (1).

(1) Voir l'*Espagne sacrée*.

Elle pourvoyait en outre, dans sa juridiction, aux charges de corrégidors, aux commanderies et aux prélatures; en un mot elle exerçait le droit seigneurial de haute et basse justice. Voilà ce qu'était l'abbesse de las Huelgas, une simple femme investie par un roi catholique de la puissance d'une reine. Dona Léonore la femme d'Alphonse VIII, la fondatrice de ce monastère, était moins puissante. Il est vrai qu'Alphonse VIII en était alors aux nivellements absolus et aux oppressions forcées de notre roi Louis XI contre sa noblesse, il avait à combattre d'ambitieux serviteurs. Et puis que vouliez-vous que devint un roi devant cet effrayant fantôme appelé le Maure, plaie d'Égypte toujours menaçante, foudre de Dieu toujours prête? C'était le temps des fondations, Alphonse VIII fonda Sainte-Marie-de-las-Huelgas.

J'étais prévenu à l'avance que je ne verrais plus de moines en Espagne; grâce à la constitution présente, je savais que, repous-

sés de leurs temples, ils erraient autour de l'autel sans encens, qu'on leur votait bien comme par pitié cinq réaux par jour (25 sols), mais qu'en revanche ces rois d'hier si riches et si absolus jadis ne les touchaient même pas. Il me parut donc indispensable de rendre une visite à l'abbesse de Las Huelgas.

On doit savoir gré à l'absolutisme constitutionnel d'avoir au moins respecté les couvents de femmes, tout en les dépouillant de leurs revenus et en ne leur payant pas même la dette rigoureuse à laquelle s'est engagé le nouveau gouvernement. Il y a dans cet examen paisible et mystérieux des communautés de femmes je ne sais quelle voix douce et intime qui enseigne mieux la religion que les livres : si l'on ne rencontre plus *René* on trouve du moins *Amélie*. La première sœur que je vis passer dans la *claustrilla* fut l'abbesse ; elle portait la robe blanche de son ordre surmontée du camail noir. Il était midi,

chacun des arceaux bas et cintrés qui entouraient la *claustrilla* projetait son ombre sur les dalles du cloître. Le parfum de quelques jasmins embaumait l'enceinte fermée par de gracieuses colonnettes, la cloche tintait l'office, et chaque religieuse venait de s'y rendre en descendant un escalier intérieur. L'abbesse était maigre et petite, elle passa devant moi en s'appuyant au bras d'une jeune *monja* (1), plus pâle elle-même que le marbre des tombes éparses à Las Huelgas. J'étais entré dans la *claustrilla* avec un jeune homme de Burgos qui avait bien voulu me servir de guide. Jugant à l'impatience de ma marche que je voulais suivre ces deux femmes et peut-être leur parler :

— Le moment et l'endroit, me dit-il, sont mal choisis ; imaginez-vous qu'il y a à peine six mois qu'un évènement fatal est venu ensanglanter les dalles de la *claustrilla* où vient de passer cette jeune nonne, et cela a

(1) Nonne.

son sujet. Tenez, ajouta-t-il, laissons finir le rosaire, et prenons plutôt le frais de ce côté, sous l'ombre de ce figuier qui est là, nous pouvons causer à notre aise... Disant cela, il me demanda ma cigarette de *papel*, et me montrant du doigt la place où je venais de voir passer la jeune *monja* :

— Ce lieu, me dit-il, mériterait d'être consacré à tout jamais plus que bien d'autres dans l'histoire des amants. Mais qui se souvient à Venise de Bianca Capello, à Vérone de Juliette, à Biarritz des amants de la grotte d'amour? Les solitaires, Monsieur, vivent de leur cœur, et qui connaît le cœur des solitaires?

Carmen de S... était, il y a deux ans, aussi rose et aussi fraîche qu'une vierge de notre divin Murillo; en revanche sa mère, la marquise dona Teodora Felicia de S... était la plus laide et la plus tyrannique des femmes. Infa-tuée de sa noblesse et de son ancien rang à la cour du roi Ferdinand VII, elle fut désolée après la mort de son mari de se trouver chargée

de la tutelle de sa fille, à laquelle revenait en outre la meilleure partie des biens du père. Un procès qu'elle avait à suivre l'appela à Madrid, elle quitta Burgos avec Carmen. Un jour qu'elle passait avec elle sur la promenade, elle aperçut au Prado près de la fontaine de Neptune un jeune *aguador* qui dormait. Elle avait quinze ans, le porteur d'eau fraîche en comptait vingt à peu près. Il arrivait du fond de ses Asturies brûlé du hâle et brisé par la fatigue, il allait accomplir à Madrid sa vie de labeur, le pauvre enfant, lui qui sans doute eût préféré danser à la romeria de San-Isidro ou dans quelque bal andaloux de Triana ! Carmen, le voyant ainsi exposé à l'ardeur du soleil sur les marches de la fontaine, sans qu'il eût même pris la précaution de se couvrir le visage de son chapeau, trempa doucement son mouchoir brodé dans l'eau du bassin et l'étendit sur le front du jeune dormeur. Il ne se réveilla pas, soit que dans ce dur et pesant sommeil il ne

sentît rien, soit qu'il crût voir seulement en songe la magicienne qui passait vivante devant lui. En effet, Carmen ne fit que passer, elle donnait le bras à sa mère qui désapprouvait cette folie. — Laisser un mouchoir brodé à un pareil fainéant ! à un homme du peuple, à un *aguador* ! — La capricieuse enfant était ravie au contraire, son jeune cœur battait déjà pour cet *aguador* ; elle qui n'avait pas de frère, elle eût aimé bien fort celui-là ! Le lendemain, qui était un dimanche, elle ne put aller, à son grand regret, à la fontaine de Neptune, sa mère avait au logis une partie de sa famille, elle resta chez elle comme un condamné mis en chapelle ; mais chaque fois qu'elle entendait le cri d'un *aguador* dans la rue, il lui montait au visage un rouge qui la faisait plus belle qu'un ange. Le soir (vous le verrez quand vous serez à Madrid), il y a de ces honnêtes Asturiens qui se mêlent encore de râcler de la guitare, quoique ce soit plutôt le fait des Andaloux ; celui-là y

excellait apparemment, car un soir que Carmen était à sa fenêtre au coin de la calle de *Naranjas*, où elle demeurait, elle l'aperçut, et le reconnut bien vite à son mouchoir blanc qu'il portait sur sa tête en guise de trophée. Elle ne put réprimer un léger cri, ce qui fut cause que le jeune homme l'envisagea. Vou-  
lant sans doute lui donner un échantillon de sa voix, il chanta, en s'accompagnant, cette romance assez moqueuse :

La nina que esta dormida  
Que la guitarra la llama  
Despiesta, espavorida  
Dando vultas en la cama.

« — Toda la noche me tienes  
Al sereno, y al rosio  
Y luego al amanecer  
Me pagas con un desvío.

A tu puerta hemos llegado  
400 de cuadrilla  
Si quieres que te cantemos  
Saca 400 sillas ! » (1).

1) « La petite fille qui dort — Et que la guitare appelle,  
— Se réveille en sursaut, — Bondissante dans son lit.

Le jeune homme croyait peut-être avoir affaire à l'une de ces beautés vulgaires et complaisantes de Madrid que Goya a tant de fois reproduites sur la toile. Sa romance finie, il attendait donc avec une sorte de joie orgueilleuse que Carmen lui dît de monter. Mais en ce moment la mère de Carmen parut, et commença par retirer sa fille avec violence de ce balcon; puis, en même temps un alguazil étendit la main sur le chanteur, et lui prenant le mouchoir qu'il portait sur la tête :

— Une autre fois, mon cher, quand vous aurez pris une aune de dentelle, ce qui est un joli coup pour un Asturien, je vous engage à ne pas vous en faire un *sombrero* ! Ce mouchoir a été volé à la *senorita* Carmen de S... . Suivez-moi !

Et il l'emmena en prison malgré les récla-

« Je demeure toute la nuit — Au serein, à la rosée,  
— Et dès que vient l'aurore, — Tu me tournes le dos.

Nous sommes arrivés, — Si tu veux que nous chantions  
En troupe, 400 à ta porte, — Donne-nous 400 chaises!

mations de la foule. Le lendemain la mère de Carmen la fit mander et lui dit :

« — Vous allez partir pour le couvent de Las Huelgas de Burgos. Dona Morenita, une respectable dame de nos amies, est chargée par moi de présenter cette lettre à l'abbesse. Vous avez la tête vive, il faut que le couvent calme vos idées. »

Et comme l'innocente objectait quelques paroles :

— Quant à ce bel amoureux idéal qui vous eût fait gagner tant de fraîcheur à la fenêtre, il est bon de vous prévenir qu'il n'y faut plus compter ; Ramon, — il n'a pas d'autre nom à ce qu'il paraît, — va passer la nuit en prison d'après la plainte portée ce matin par moi au régidor ! Oui, ce mouchoir que vous lui avez donné si imprudemment...

La méchante femme achevait à peine ces paroles que la porte de la chambre où elle se trouvait s'ouvrit, et un alguazil rapporta

le mouchoir à la pauvre petite qui tremblait de tout son corps. Carmen n'osa pas s'informer du sort du triste jeune homme ; elle s'inclina sous la volonté absolue de sa mère, et, donnant le bras à dona Morenita, elle prit le soir même la route de Burgos.

Plus d'une fois, comme vous pouvez bien le penser, elle retourna la tête en chemin pour voir si ce *cortejo* qu'elle s'était improvisé ne la suivait pas ; plus d'une fois elle interrogea la bande des *arrieros* qu'elle rencontrait, et demanda Ramon aux oliviers et aux ventas qui bordaient la route. L'amour, hélas ! tient une si grande place dans les mœurs espagnoles que les filles d'Espagne s'aperçoivent peut-être plus vite que vos Françaises, qu'elles ont un cœur ; celui de Carmen était-il fait pour la terre ou pour le ciel, je ne sais ; mais rien qu'à la voir, si j'eusse été mayoral, je me serais plutôt coupé la main que de la conduire au couvent.

Dona Morenita ne pensait pas de la sorte,

il le faut croire. C ette raide et morne confidente ne laissa pas échapper une seule parole pendant la route; elle mangeait seulement avec ardeur dans les posadas, se bourrait d'oranges, de saucisson, de figes, de raisins, et se contentait de passer son éventail à la pauvre enfant quand la chaleur devenait trop vive. De Ramon, il n'en fut pas question, tant l'amour des jeunes filles paraît scandaleux aux vieilles femmes qui n'ont plus d'amour. Elle présenta Carmen à l'abbesse de las Huelgas, et ce nom angélique, ce nom d'une vierge fut inscrit sur les registres du couvent.

La philosophie ne va pas plus loin qu'à nous apprendre à souffrir les maux de la vie; la religion chrétienne en fait jouir. Tel fut bientôt l'état de Carmen qui puisa dans son désespoir même une force surhumaine. Durant les premiers mois qu'elle v cut au couvent, elle était profondément triste. Nos cloîtres, Monsieur, contiennent chez nous je

ne sais quels parfums terrestres et tentateurs qui reportent, comme malgré elles, l'esprit des recluses vers le monde. C'est d'abord l'odeur aromatique des jardins, puis les visites que l'on reçoit au parloir, enfin les marchands eux-mêmes qui entrent et secouent la poudre de leurs sandales sur le pavé du couvent. Le père Ignacio, confesseur en titre de celui-ci, trouva bientôt un moyen excellent pour démontrer à Carmen le néant des amours humaines ; il lui assura que son Ramon était mort. Était-il convenable, en définitive, qu'une fille noble abaissât sa pensée sur un pareil homme, un simple aguardor des Asturies ? Carmen objectait vainement que les Asturiens sont nobles de fait et de droit (1), qu'ils peuvent prétendre à tout, et que d'ailleurs celui-là ne lui avait même jamais serré le bout du doigt ; le père Ignacio, fidèle à son moyen, le plus victorieux qu'il

(1) V. les chartes d'Espagne

eût pu trouver, se contentait de répondre en hochant la tête : Quel malheur que le pauvre garçon soit mort ! Prions Dieu pour lui, espérons qu'il vit maintenant avec les anges ! Et, ce discours fini, il prenait sa tasse de chocolat, tout en racontant à Carmen je ne sais quelle fable tragique sur la mort du pauvre Ramon son amoureux.

Exaltée par son malheur même, la pauvre enfant avait pris les joies innocentes de son âge en profond dégoût ; elle ne se complaisait plus qu'à souffrir. De là cette pâleur de tombe que vous venez de lui voir, et qui marbra si vite ses joues aussi colorées que la pêche ; elle ne sortait du chœur de las Huelgas que la dernière, tuant, pour ainsi dire, les douleurs de l'âme sous les fatigues du corps, et végétant bientôt comme une plante malade, sous le deuil et la tristesse des souvenirs. Elle n'avait parlé à ce Ramon que dans ses rêves, mais ne l'avait-elle pas vu frapper et traîner en prison par des al-

guazils, et ne tenait-elle pas en main ce mouchoir que ce malheureux, sur le point de la quitter pour toujours peut-être, portait à ses lèvres d'un air si désespéré !

La fontaine assez large qu'ombrage ce figuier, est comprise, vous le voyez, dans ce jardin du cloître où croissent, pêle-mêle avec les arbres, les melons dorés, les concombres et les pastèques à têtes rouges. Ce faible treillage de bois en est la seule défense... Sous l'ombre de ce figuier on voyait parfois, à la lune, se dessiner la forme de la jeune *monja* en longs habits blancs, vous eussiez dit la statue d'une novice morte avant l'âge. Elle fermait sur elle la porte du treillis, et elle lavait ses pieds dans le bassin où se reflète à cette heure-ci l'azur du ciel.

Et, il le faut croire, elle n'aimait peut-être autant cette eau que parce qu'elle lui rappelait la fontaine de Neptune à Madrid, cette fontaine où elle avait vu dormir son cher Ramon...

Sept mois s'étaient écoulés depuis son entrée au couvent de las Huelgas.

Une nuit qu'elle était seule devant cette conque de marbre, et qu'après avoir baigné sa jambe fine dans l'onde limpide, elle allait se retirer, elle crut apercevoir une figure dans les plis moirés de l'eau... C'était une figure d'homme. Elle était coiffée d'une *cachucha*, casquette militaire, ornée de jolies moustaches noires bien luisantes, et couronnée d'une légère barbe au menton. La figure se terminait par un collet d'officier qui avait sur la poitrine la croix de saint Ferdinand.

— *Caramba !* repris-je, si c'était le démon : il prenait là un moyen charmant d'arriver au cœur d'une recluse. Les officiers sont de passés-mâîtres pour ces sortes d'assauts...

— Carmen pensa comme vous, continua mon interlocuteur, car elle fit d'abord un signe de croix, puis deux, puis trois... mais la figure ne bougeait pas de sa place. La no-

vice se retourna et vit avec une surprise sans égale un jeune homme accoudé sur l'un des tréfles de la galerie du cloître placée au dessus du figuier : il contemplait avec amour cette fille du Seigneur, pendant que la brise lui apportait les parfums de la rose et du romarin.

— Ramon ! s'écria Carmen en montant précipitamment l'escalier. Elle allait se jeter dans ses bras, mais un instinct de frayeur la fit reculer. Était-ce un fantôme ? L'aspect de l'officier faisait naître d'ailleurs en elle une foule de mouvements inconnus...

Les manières de Ramon exprimaient à la fois la franchise et la noblesse, mais il y avait dans tous ses traits une empreinte réelle de mélancolie, une sorte de défiance innée dans l'avenir. Ses cheveux noirs, abondants, cachaient une figure pâle et triste... A la vue de Carmen, le front du jeune homme s'éclaira pourtant d'un rayon d'espoir et de joie ; il la pressa bientôt contre son cœur en lui prodiguant les noms les plus

tendres. Carmen avait tiré de son sein le mouchoir donné à l'aguador, et celui-ci n'avait pas eu besoin de ce signe pour reconnaître la douce et charmante fille que sa mère avait tirée si violemment du balcon devant lui, et dont il avait appris le départ pour le monastère de las Huelgas.

De son côté, Carmen ne pouvait trop s'extasier sur la métamorphose de Ramon, que le père Ignacio lui avait fait mort. Il fallut qu'il lui racontât sa sortie de prison et la protection inattendue qu'il avait trouvée dans le général San M... à qui il était redevable, disait-il, plus qu'à l'affaire décisive et récente de H..., de ses épaulettes d'officier.

Tous deux causèrent longtemps, comme on peut causer par une de ces belles nuits où les cascades et les rossignols des couvents d'Espagne se taisent, où le vent seul agite la feuille de l'oranger et du laurier-rose. Le jeune homme avait son régiment à Burgos, une lettre pour la supérieure lui donnait

l'accès du couvent ; en cas de surprise il comptait lui présenter cette missive. Qui dira le charme de ces entrevues rapides et douces, où l'éclair qui jaillit de deux yeux noirs, la main que l'on presse, le sein qui bat, tous les signes de l'amour et de la confiance en un mot, reçoivent un nouvel attrait du site lui-même ? Sous ces voûtes mystiques l'amour de Carmen eut pour Ramon le charme de la danse dans la cour des Orangers de Cordoue ; au milieu des eaux vives et gazouillantes du cloître, il entendit à peine ses soupirs, et quand il la quitta sous les feuilles épaisses de ce figuier, le cercle bleuâtre du jour colorait déjà d'un faible éclat la fontaine où elle pouvait mirer sa pâleur.

Il avait été convenu entre les deux amants que Ramon ferait à la mère de Carmen une demande de fiançailles par lettre, elle le considérait comme son *novio*, aussi parut-elle d'abord moins fâchée que de coutume,

quand elle vit entrer, le lendemain dans sa cellule, dona Morenita, l'amie de sa mère. Elle reçut la digne matrone d'un air moitié confus et moitié joyeux ; cette vénérable dame tenait en main une lettre timbrée de noir, et ressemblait elle-même, par la sévérité de son maintien, à l'un de ces portraits de Velasquez ou de Carreno, qui nous représentent les *camereras* de l'ancienne cour.

— Carmen, lui dit-elle, votre mère vient de mourir, c'est moi qu'elle a chargée de vous remettre le texte de ses dernières volontés. Elle exige que vous preniez le voile dans seize jours au couvent de las Huelgas, et que vous y prononciez des vœux trop longtemps différés, puisque, depuis sept mois que vous habitez ici, vous avez eu le temps d'éprouver votre vocation. Je vous laisse réfléchir à ce mot : la volonté d'une mère ! La vôtre, comme vous pourrez le voir, par ce qu'elle vous raconte sous ce pli, a connu les

dangers d'une union mal assortie. Lisez et jugez vous-même !

Et elle remit à Carmen encore tremblante et consternée de cette nouvelle, une lettre où la marquise dona Teodora Felicia de S.... cherchait à ébranler ce jeune courage par le long récit d'une de ses faiblesses passées... Elle y accumulait les réflexions et les conseils, elle s'y accusait enfin d'avoir traité Carmen avec une rigueur excessive et qui était loin de son cœur : mais elle avait voulu la préserver de grands périls. Quant à cet amour imaginaire, insensé, qu'elle avait pour un inconnu, le silence de cet homme avait dû sans doute y mettre fin mieux que sa volonté et ses prières. Elle finissait par lui déclarer qu'elle donnait son bien en totalité aux religieux de la Cartucca de Grenade, et qu'elle comptait sur son obéissance à ses dernières volontés.

Demeurée seule après le départ de dona Morenita, Carmen se vit en proie à une foule

d'idées tumultueuses, elles livrèrent à son cœur un assaut si rude, que la jeune fille s'évanouit. Quand elle se réveilla, le père Ignacio était devant elle, il lui tendit la main comme de coutume, et la jeune fille la lui baisa respectueusement. Le moine paraissait aussi calme que d'habitude, cependant on pouvait démêler sous cette apparence tranquille une joie secrète d'inquisiteur satisfait.

— Carmen, demanda-t-il, où avez-vous laissé ce mouchoir?

La *monja* rougit et répondit en balbutiant, que c'était peut-être à la fontaine de la *claustrilla*. — Ce mouchoir m'a servi à essuyer mes pieds mouillés, reprit-elle, et je vous remercie de me le rendre.

Et elle avança la main vers celle du moine, mais celui-ci prenant un front plus sévère :

— C'est sur le chemin de las Huelgas à Burgos que le jardinier du couvent a ramassé ce mouchoir, reprit-il; il venait de tomber de la *faja* d'un jeune officier, on le

nomme don Ramon... Carmen, suis-je bien instruit? Ramon est de retour, vous êtes coupable!

La jeune fille releva la tête avec un charme de pudeur et d'orgueil inexprimable, puis regardant le moine avec des yeux où l'azur du ciel lui-même se peignait :

— J'ai promis devant Dieu à Ramon, que je serais sa femme, mon père! mais je ne serai jamais sa maîtresse, sachez-le. J'ai promis, j'acquitterai mon serment.

— Mais cette lettre, malheureuse enfant, cette lettre de votre mère?... Ce sont ses dernières volontés; dona Morenita m'a tout dit..

— Vous êtes mon confesseur, ô mon père, que dois-je faire? parlez. Si Ramon n'était pas revenu, j'eusse prononcé mes vœux, mais il est de retour, il m'aime!

— Il vous trompera maintenant qu'il porte l'uniforme... Ce sont de vrais satans, ma fille, que ces officiers... et d'ailleurs son régiment part demain...

— Demain!

— C'est l'ordre qui vient d'être promulgué dans les quartiers.

— Ne pas le voir avant son départ, oh! mon Dieu, mon Dieu! lui qui m'aime tant, lui qui ignore la perte soudaine que je viens de faire! Ma mère ne l'aimait pas, mais il m'aime lui, et moi, mon père... oh oui, je sens bien là que je l'aime... dit-elle en posant la main sur son cœur.

Le père Ignacio se retira, mais il jugea à propos de prévenir l'abbesse, la révérèndissime dona Serafina B...—Les rigueurs claustrales sont des murs que rien ne peut franchir quand le génie monacal s'en mêle : Las Huelgas, vous le voyez, est aussi défendu qu'une forteresse au dehors; l'abbesse en fit tendre les chaînes et l'on refusa l'entrée à Ramon, quand le pauvre jeune homme se présenta. L'abbesse lut sa lettre, mais elle lui donna à entendre que, le matin même, elle

avait dû renvoyer Carmen à Madrid, sous la tutelle d'un *fraile*, pour qu'elle pût voir du moins ceux de sa famille qui lui restaient avant de prononcer les vœux qui l'arrachaient au monde. Don Ramon s'éloigna la mort dans le cœur, en jetant un regard d'adieu à cette fontaine, où les étoiles se confondaient avec la rosée, où l'image de Carmen semblait presque lui tendre les bras... S'il se retint alors de mourir, comme il me l'a dit souvent, c'est qu'il espérait encore retrouver Carmen à Madrid, il ne croyait pas que des lèvres de vérité pussent mentir. De retour à Madrid, il n'eut rien de plus hâté que de s'informer de sa chère *monja*. Hélas! tout y fut muet pour lui, depuis les allées du Prado jusqu'aux balcons parés de femmes et de fleurs; il acquit bientôt la triste conviction qu'on s'était joué de lui... Inquiet, courroucé, le jeune homme repart pour Burgos, mais aux portes de cette ville, la fièvre le terrasse sur le lit d'une misérable posada... A la

fièvre se mêla bientôt le délire ; dans ses rêves ardents, exaltés, le malheureux appelait Carmen... Carmen qu'il croyait morte, comme Romeo sa chère Juliette... Quand minuit, l'heure solennelle des fantômes et des fiévreux, venait à sonner :

— Ne la voyez-vous pas dans ses vêtements blancs de *monja* ? s'écriait-il en se soulevant sur son lit, le front baigné de sueur, le sein haletant, la bouche sèche... Oui, c'est bien elle, c'est Carmen, elle va baigner ses jolis pieds à la fontaine du cloître !

Et son doigt levé semblait la suivre, cette image aussilégère et aussi impalpable qu'une ombre, mais aux yeux de Ramon elle avait un corps ; il la voyait !...

Cependant le péril devenait imminent pour le malade : la persistance de la fièvre était horrible... Conseillés par ses médecins eux-mêmes, les amis du malade conçurent le projet de le sauver en provoquant chez lui une crise favorable. Il leur était impossible d'entrer à las Huelgas, la juridiction souve-

raine dont l'abbesse était armée les effrayait, elle avait d'ailleurs fait adroitement répandre le bruit que Carmen n'habitait plus la communauté...

Une jeune sœur préposée aux provisions du couvent sortait chaque samedi, et, par un hasard étrange, sa figure offrait de loin une conformité assez grande de traits avec Carmen. Les amis de Ramon imaginèrent de l'endoctriner, ils lui représentèrent que la ruse innocente à laquelle elle se prêterait était peut-être plus méritoire aux yeux de Dieu que toute sa vie passée à l'ombre du cloître. De quoi s'agissait-il en effet ? De passer, au coup de minuit, avec le costume de son couvent par la chambre du pauvre Ramon. Le malade, ajoutaient-ils, croit voir Carmen à cette heure-là, votre présence seule versera le baume sur ses blessures... Vérité ou illusion, il y a pour lui chance de salut !

La sœur de las Huelgas, qui ne savait que trop l'existence de Carmen, mais qui craignait d'encourir la colère de l'abbesse en la révélant

se prêta de bonne grâce à ce manège... A l'heure de minuit, on la fit passer devant Ramon, vêtue comme Carmen, jeune et recueillie comme l'ange de Ramon, mais savez-vous ce qui arriva ?

Que l'infortuné, renouvelant la scène de tous les soirs, s'écria dans la fièvre et le délire en voyant passer la nonne :

— *J'en vois deux !...*

Tant l'imagination a de pouvoir et de fixité chez ceux qui souffrent ! Vous le voyez bien, on ne put même tromper la fièvre de Ramon. Quand ses amis lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, il voulut percer l'un d'eux de son épée. Il languit pendant trois mois ; et, au bout de ce temps, apprenant que Carmen allait prononcer ses vœux, égaré, à moitié fou, il entra de force dans ce cloître et vint se frapper d'un coup de poignard aux pieds de la pauvre fille... Depuis ce jour, Carmen n'entend plus, ne voit plus, elle marche au hasard, sourit, récite les offices, et s'interrompt tout d'un coup par un grand éclat de

rire..La malheureuse est folle!.. L'abbesse de las Huelgas la tient toujours à son bras,c'est un remords vivant qu'elle traîne avec elle... On n'a pas voulu la mettre à l'hôpital de *los Locos*, cela eût trop fait crier,mais les étrangers qui viennent ici ont le droit de mettre un *douro* dans la tirelire que voici et que l'on a scellée au mur pour l'âme du pauvre Ramon.

— *Hi qui disponent de diebus suis, descendant in infernum viventes!* ajouta en ce moment une voix nasillarde à deux pas de nous. Cette voix était celle d'un vieillard qui sortait alors de la nef, celle du père Ignacio.

L'office était terminé, je me retirai à l'écart pour voir passer Carmen avec l'abbesse... Toutes deux apparurent bientôt, l'abbesse son grand camail abaissé sur le front, Carmen nouant de ses doigts pâles quelques fleurs et des graminées arrachés aux fentes des piliers. Elle s'arrêta bientôt sous un énorme cyprès et contempla l'azur du ciel avec des yeux égarés. Puis, courant rapidement à la fon-

taine, elle s'y mira avec complaisance. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, mais il leur manquait çà et là quelques épis... Elle se retourna au son de la pièce de monnaie que je laissai tomber dans la tirelire du cloître.

— *Una lismona par Ramon* (1) ! dit-elle en me regardant. Puis, jetant ses fleurs dans la fontaine, elle rejoignit l'abbesse.

Pour moi, je me souviendrai longtemps du couvent de las Huelgas.

(1) *Une aumône pour Ramon !*



V.

Cuisine espagnole. — Adieux à Burgos. — Le saint-sacrement. —

La barbe du Christ. — Aranda. — Santa Maria.

Prisonniers. — Somo-Sierra.

Burgos... septembre 1841.

Je suis revenu pour dîner à la *Fonda*.

L'odeur huileuse et rance de l'hôtellerie qu'on trouve à Burgos est peu capable de vous mettre en appétit pour le reste de la route, c'est une hôtellerie de muletiers dans toute la force du terme. Des *arrieros* y coudoient l'élégant chapeau à trois cornes des officiers; des Galiciens et des Aragonais s'y disputent,

les mayorals seuls s'y font servir, et, à l'exception d'un *gaspacho* passable et de quelques *tomates*, nous n'y pûmes toucher à aucun plat. On mange en France pour manger, en Espagne on mange pour ne pas mourir de faim. La cuisine espagnole est un mythe, c'est l'art dans l'enfance, et ce qu'il y a de certain, c'est que dans Londres ou Paris, ces deux grands entrepôts des ouvriers habiles de tous les coins du globe, vous ne verrez jamais un drôle s'intituler *cuisinier espagnol*, ce serait plus osé que de s'appeler *boxeur français*!

Je vous prie de passer cette digression légère à la rancune de mon estomac, j'en reviens à Burgos que je quitte ; Burgos, où la lumière de la lune inondait le soir les maisons comme celles de Chiaja si blanches à Naples. La place Mayor est une admirable place carrée d'un effet charmant, on se perd avec un charme infini sous l'obscurité de ses arcades. La ville a certains aspects seigneuriaux de Florence, la superbe, beau-

coup de portes et de maisons sculptées, beaucoup de hangards et de porches noirs comme des tanières, les voix castillanes y sont mâles et sonores, le fredon de la guitare elle-même n'y a rien de mélancolique ou d'amoureux. Ce n'est pas une ville que Burgos, c'est une armure. Il fallait le corps du Cid pour la porter, voilà tout.

La traînée opale de la lune fait ressortir victorieusement tous ces détails sévères de l'architecture espagnole, sur laquelle les hommes en manteaux noirs se détachent comme des Rembrandt d'un ton âpre et vigoureux. Je suis allé au théâtre où j'ai vu avec douleur une bigarrure de robes, de chapeaux et de plumes à la française, c'est encore pis qu'à Vittoria. En sortant du théâtre, je me suis retourné au bruit d'une sonnette et au cri de *Su Majestad!*

*Su Majestad!* Je me suis découvert, pensant que c'était une Majesté quelconque, et j'ai bien fait, ce n'était rien moins que la ma-

jesté divine allant visiter un agonisant. Un prêtre portait le Saint-Sacrement à un malade.

Tout le monde se jette à genoux lorsque passe ce roi dont le sceptre est éternel. Le malade qui allait recevoir chez lui un pareil hôte est un pauvre couvreur qui est tombé ce matin de l'un des toits de la cathédrale qu'il réparait, le maître divin va payer son salaire à l'ouvrier et lui ouvrir les portes de ce temple que nul de nous n'a vu, les portes du ciel.

Vous me permettrez de ne vous parler que comme mention de certain Christ que quelques badauds cherchent partout dans Burgos et dont le mayoral m'avait parlé, c'est un Christ merveilleux dont ils prétendent que la *barbe pousse*. C'est bien assez d'habiller ces saintes effigies, et le barbier espagnol n'a rien à démêler avec leurs barbes.

Notre départ de Burgos était fixé à une heure du matin, il faisait un froid si âpre que

le sommeil m'a gagné, je ne me suis réveillé qu'à douze lieues de là, à Bahabon. Toujours le même paysage, des mamelons pelés où les bouquets de bruyère croissent par places, une route encaissée laissant voir çà et là l'horizon des collines. Tous les mendiants d'Aranda où l'archevêque de Burgos avait autrefois un palais, s'étaient réunis autour du *calesero*; que voulaient-ils nous montrer? ce même palais détruit à cette heure et qui n'offre plus qu'une façade sans toiture. J'ai préféré voir quelques secondes le Duero qui coule à Aranda et se donne les airs de passer en même temps à Oporto. C'est un fleuve jaune, huileux et maussade dans le goût de l'Arno à Florence : quant au pays et à la ville d'Aranda, tous deux pauvres aujourd'hui, deviendront méconnaissables dans cinq à six ans, en raison du traité de navigation d'Espagne avec le Portugal; l'écoulement des produits d'Aranda sera certain. La récolte de vin est si abondante ici que, ne pouvant trou-

ver de vase assez vaste pour contenir le vin nouveau, ils jettent le vin vieux ; quarante bouteilles coûtent en ce lieu même vingt sous de monnaie d'Espagne. En attendant qu'Aranda devienne riche, j'ai cru devoir visiter l'église de Santa Maria. C'est une église assez nulle à l'intérieur, elle est enfoncée au milieu d'un pâté de maisons noires et tristes, mais le porche dans le style gothique en est fort beau. Il abonde en chapeaux d'archevêque, sculptés en colonnettes, en feuillages. La nef et les chapelles latérales n'offrent rien de remarquable, des façades à retable doré comme partout, la lampe de l'autel touchant presque le niveau du sol, des nattes, un Christ en bois peint et de grandeur naturelle sous sa cage de verre ; on sort ce Christ le vendredi-saint, tout lavé, tout paré, comme s'il venait d'être arrangé par les mains des saintes femmes.

En sortant de l'église et en passant près de l'une des portes, je vis une ficelle qui faisait descendre un petit panier ; le bout de cette

ficelle était tenu par un homme que des barreaux me masquaient. Cet homme était simplement un prisonnier. Je mis quelques *piécettes* dans le panier et je vis bientôt paraître aux barreaux une meute de figures étranges dans le genre de celles à qui dame Léonarde fait la soupe dans Gil Blas. Quelques-uns de ces malheureux étaient détenus pour délit de *fausse monnaie*, le délit le plus ordinaire et le moins réprimé à en juger déjà par la quantité de pièces fausses que j'ai reçues et que je suis appelé à recevoir. Je n'eus guère le temps d'examiner ces détenus qui se suspendaient ainsi à leurs barreaux en s'agitant comme des orang-outans du jardin des Plantes ; ils se calmèrent peu à peu pour écouter la chanson de la fille du geôlier, belle fille, qui prenait le frais sous la porte avec son *novio*, un Castillan raide et droit comme une baguette d'alcade. J'ai trouvé les paroles de cette chanson jolies et je vous les rapporte de mon mieux : c'est évidemment une chanson

andalouse, elle sera pour vous un avant-goût dupays :

Morena pintan à Cristo  
 Morena à la Magdalena  
 Moreno es el bien que adoro  
 Viva la gente morena !

Te quiero como si fueras  
 Hijito de mis entrañas,  
 Si tienes amor con otro  
 Porque no me desenganas ?

« On peint le Christ brun.—On peint la Madeleine brune.—Brun est l'amant que j'adore,—vivent les gens bruns !—

— Je t'aime comme si tu étais—petit-fils de mes entrailles,—si tu as de l'amour pour une autre—pourquoi ne me détrompes-tu pas ? »

A défaut de charme et de prestige dans le paysage, cette partie de la Castille qu'on trouve à la sortie d'Aranda est du moins fertile et belle. La vigne abondante, le maïs qui sort d'être coupé, l'aspect verdoyant de certains

terres ne témoigne que trop des dispositions libérales du sol, il ne demande qu'à produire. Le soc enfonce sous vos yeux une terre grasse, facile, le gardien des vignes (*guardian de vid*) a l'œil aux aguets pour qu'on ne vienne pas voler les récoltes confiées à sa surveillance. A droite de la route, vous apercevez une masse brune, d'un style coquet, c'est un ermitage auquel on se rend à certain jours de l'année.

Rien n'égale cependant l'étrangeté de ces aspects, la teinte foncée des arbres se détache en vigueurs vertes et noires sur un terrain pierreux et blanchâtre dominé par quelques maigres panaches d'arbres; parfois les montagnes sont composées de couches d'argile et de marne. A Honrrubias, notre mayoral fut forcé de se charger d'un singe que l'alcade de ce village trouvait plaisant d'envoyer à l'un de ses amis de Madrid; la population était en émoi autour du *calesero*. Le mayoral donna reçu du singe au magis-

trat et le monta dans sa cage à bâtons sur l'impériale, ni plus ni moins que l'homme aux lions que don Quichotte combattit dans son dix-septième chapitre.

Vingt lieues environ avant Madrid, vous apercevez une plaque de bleu-cobalt, c'est la chaîne de la Somo Sierra. Une herbe jaunâtre, quelques buissons pauvres, des troupeaux cherchant des pâturages qu'ils ne trouvent pas, des coups de vents à déraciner les pins des montagnes, des trombes de poussière à aveugler les mules, et par dessus tout, une route mauvaise et dangereuse, voilà ce qu'on rencontre jusqu'à l'auberge de Somo-Sierra, la posada classique des voleurs et des arrieros suspects. Je vous écrirai demain de ce lieu de délices où nous couchons. Je n'ai pas la peur de Sosie, mais comme lui :

« Je vois devant cette maison

Certain homme dont l'encolure

Ne me présage rien de bon. »

## VI.

Un compagnon douteux. — La Posada. — Le manchot. — Ce que coûte un bras cassé. — Entrée à Madrid.

L'homme en question portait une *zamarra* (1) montrant la corde, son feutre pointu étalait des bords à demi rongés par la pluie, les vers, ou le soleil, il se tenait sous le porche élevé de la venta, en fumant sa cigarette d'un air de cacique. L'un de ses bras était

(1) Sorte de veste noire à longs poils, assez pareille au *spencer*, ou à la veste de nos conducteurs.

enveloppé dans sa mante de *paysano*, et quand nous entrâmes, il ne nous donna pas même le salut commun en Espagne.

— *Baya usted con Dios, caballero.*

Nous venions de descendre à Somo-Sierra par les flancs glacés d'un passage qui rappelle celui du Saint-Gothard, nos figures avaient un air de Sibérie, la grêle et la neige nous avaient escortés, le froid était pénétrant, jugez de notre joie en voyant s'ouvrir pour nous les portes de cette venta! C'est pourtant, sachez-le, la plus déplorable retraite qui se puisse voir. A peine entré dans une vaste salle qui donnait sur la campagne, ou plutôt sur le désert, je voulus regarder, un tourbillon de vent mêlé de neige m'a-veugla... vint une *criada* (1) avec deux ou trois paquets de chandelle, elle les alluma, et les distribua sans flambeau aux voyageurs. Le *senor* Rafaël Mendizabal, et moi, nous

(1) Servante.

nous vîmes parqués dans une chambre à cinq lits, la visite que je fis du mien me suffit pour me décider, je descendis me chauffer à la cuisine, où j'étais bien résolu à passer la nuit. En Espagne, le feu de la cheminée n'existe que là, les muletiers et les cabaretiers l'envahissent si vite que les voyageurs ont quelque peine à en approcher. L'homme à la *zamarra* que j'avais vu sous la porte de l'auberge y trônait assis sur une méchante chaise de paille, je lui présentai un *puro* (1), il se leva et me fit généreusement l'offre de son siège. En ce moment même le majordome de M. Mendizabal, Juan, l'honnête Juan, venait me demander mes ordres, tout d'un coup je le vis pâlir devant l'homme à la *zamarra*, et le flambeau qu'il tenait lui échappa...

(1) Cigare roulé; celui que nous fumons ici. Les Espagnols ne fument guère que les cigarettes en papier.

— *Aqui el manco!* (voilà le manchot!) s'écria-t-il.

Je m'aperçus, en effet, seulement alors que l'homme dont parlait Juan et qui venait de lui causer un tel effroi était réellement manchot. Il faisait seulement tout ce qu'on peut faire avec un seul bras, car il prit la main de Juan d'un air singulier et se mit à parler avec le brave majordome en espagnol. Je comprenais mal alors la langue, mais ce que je compris fort bien, ce fut la peur de Juan, il avait l'air de Leporello vis à vis du Commandeur. Le manchot avait ôté son feutre, je vis une figure maigre et cuivrée, mais assez noble, entourée d'une barbe inculte, il est vrai, mais, à tout prendre, notre compagnon de coucher avait de beaux traits, les dents blanches, le sourire fin et ironique. De longues mèches bouclées, dans le genre de celles que portent les *gitanos* s'échappaient de son mouchoir de tête qui avait dû être jadis de couleur rouge; quand il écarta sa man-

te, je vis une escopette d'assez bon style, et une *nabaja* (1) très respectable par sa longueur. Il y eut entre Juan et lui un colloque de la valeur de seize minutes, après lequel l'honnête majordome remonta dans la chambre où je devais bientôt le rejoindre.

J'allais me lever de ma chaise et la rendre pour quelques instants à son bizarre propriétaire, quand l'*escopetero* de notre voiture survint, salua également le manchot comme une vieille connaissance et fut se coucher après quelques minutes de conversation...

En ouvrant la porte du véritable dortoir à cinq lits, dans lequel le *senor* Rafaël Mendizabal et moi nous devions coucher, près de nos domestiques, je trouvai une scène dont le pinceau de Decamps eût fait son profit...

Mon compagnon, le *senor* Rafaël, plus habitué que moi aux *posadas*, était sur le lit,

(1) Couteau long.

et chaudement enveloppé dans sa mante de Valence, aux larges lignes rayées de jaune et de rouge, il se tenait alors sur son séant, et écoutait avec un étonnement que je partageai bientôt, l'histoire de la rencontre que venait de faire Juan son majordome... Une mauvaise chandelle éclairait à peine cette scène à laquelle il faut ajouter un acteur indispensable, mon domestique, essayant de préparer tant bien que mal un *grog* avec des citrons.

Le visage de Juan exprimait une terreur vraiment comique, voici ce qu'il racontait à son maître, le tout lardé de *Jesus mio* et de *santa Madre di Dios* comme ornements oratoires de son récit :

— Monsieur se souvient-il de notre dernier voyage de Madrid à Séville? la diligence où nous nous trouvions fut attaquée...

— Après?

— Monsieur dormait alors fort tranquillement, il se réveilla, se frotta les yeux et

me dit : Juan, arme ton pistolet et fais feu. J'armai et fis feu... sur quoi? je ne l'aurais jamais su, il faisait une nuit de diable et pas une étoile ne montrait le bout de son nez. A deux jours de là seulement, le *mayoral* de notre équipage m'apprit qu'à *Puerto la piche* (c'était en ce lieu qu'on nous avait attaqués), un homme avait eu le bras cassé d'un coup de pistolet... Seul et sans espoir d'être soutenu, il avait attaqué le *calesero*. Nous avions tiré le *mayoral* et moi seulement, l'*escopetero* était alors endormi sur l'impériale.

— Voilà un bel exploit que nous avons fait là, vous ou moi, me dit le *mayoral* une fois que nous fûmes à Villalta... Vous ne savez donc pas que Ramirez est un gaillard capable de se venger?

— Sur vous... ou sur moi... c'est vrai.

— Je vous trouve charmant.... c'est sur moi qu'il se vengera! Un *mayoral* est le roi du coche, je suis responsable... Il faut que

nous lui fassions une petite pension pour son bras cassé...

— Allons donc!

— Eh oui!... sans cela, il y a tout à parier que pour moi... ou pour vous... Ramirez aura recours à la peine du talion!—Or, sans flatterie, — mon cher Juan, — je préférerais que sa vengeance tombât sur vous, j'ai souvent les guides en main, et j'ai besoin de mes doigts, tandis que vous... vous à qui votre maître porte intérêt et remboursera sans doute...

— Il me semble que vous en parlez bien à votre aise, seigneur Pepé (c'était le nom de cet infâme mayoral), du diable si j'ai la poche assez garnie pour étendre mes libéralités jusque sur les fils et neveux de Jose Maria (1)! Le *garotte* en fera bonne justice.

— Ne vous souvenez-vous donc pas qu'à plusieurs reprises et à quelques lieues même de Madrid, on a arrêté votre jeune maître le

(1) Bandit célèbre.

senor Rafaël Mendizabal? Le fils d'un ancien ministre d'Espagne n'est pas un personnage indifférent pour les *ladrones*, ils le prendront comme ils ont osé le faire déjà, et ils le retiendront en otage jusqu'à ce que sa famille ait payé sa rançon ?

J'avoue que ce souvenir me décida. Pepé ne mentait pas, il se chargeait d'ailleurs de prendre la chose sur lui, je ne voulus point vous parler de l'aventure. Après tout, me dis-je, le seigneur Rafaël est un bon maître, il me le rendra, regardons cela comme une avance. Et je tirai quelques duros de ma bourse, le mayoral Pepé en fit autant. Quand je dis autant... le coquin ne fut pas aussi libéral... et savez-vous ce qu'il m'objecta? — Moi, c'est différent, reprit-il, pour que vous le sachiez, Ramirez est mon neveu...

— Votre neveu! m'écriai-je en le toisant.

— Oui... et il ne faut pas que j'aie l'air de l'entretenir dans son métier. Pauvre Ramirez! il jouait si joliment de la guitare à

Ocana qui est son pays! Qui diable m'eût dit qu'il s'en irait juste attaquer la diligence de son oncle! Un parent, un neveu! *Nuestra senora del Carmen*! n'importe, M. Juan, ce que nous faisons là... est admirable, pauvre Ramirez le voilà hors d'état de servir à l'heure qu'il est!

J'avoue que si la physionomie piteuse du majordome me fit rire, l'idée de passer la nuit sous le même toit que M. Ramirez (bien que suivant le mayoral il ne pût servir désormais) me causa un certain trouble... ce n'était pourtant là qu'un simple voleur... J'avais entendu parler de *Jose Maria*, la fleur des bandits, celui qui entretenait et habillait à la lettre sa troupe, lui donnant de belles guêtres, et des habits de *majo* avec le fin bas de soie.. Ramirez était loin d'afficher ce luxe, il dévalisait à lui tout seul et sans collaborateurs...

— Mais es-tu sûr du moins, dit le *senor* Rafaël à son majordome, que Pepé ait pris

sur lui le coup de pistolet? tu connais la chanson, il est fort capable de te tuer en disant :

Somos voluntarios

No somos ladrones

Somos defensores

De la religion!

— Pour cela, Monsieur, je ne sais... Il m'a fait l'accueil le plus aimable... mais ces gens-là ont des formes...

Juan achevait à peine cette phrase que nous entendîmes un pas lourd sur l'escalier ; il me vint une pensée étrange ; nous étions quatre dans la chambre, elle avait pourtant cinq lits. Était-ce le manchot qui allait venir se coucher ainsi près de nous? La porte s'ouvrit brusquement et je vis entrer notre mayoral de Bayonne, le digne Antonio de la *compania de caleseros*. Cette vue me rassura ; le mayoral venait partager notre coucher ; le grog flambait déjà, et nous nous assimes

bientôt, maîtres et valets confondus ensemble autour d'une petite table. Interrogé par moi sur Ramirez, le mayoral m'apprit que le pauvre diable était à cette heure un voleur retiré (*un ladrón cesante*), que le lendemain il devait aller à Madrid et lui avait demandé place sur l'impériale avec l'*escopetero*.

La figure de Juan prit une expression plus tranquille : il hasarda même une proposition que nous goûtâmes, celle de faire monter Ramirez et de lui offrir un verre de grog. Le flacon d'eau-de-vie qui se trouvait dans ma malle venait de l'hôtel des Américains ; il en était à moitié, nous en fîmes don au manchot dès qu'il entra... La contenance du voleur ne nous parut nullement embarrassée ; celle de Juan l'était davantage ; cependant il y eut bientôt entre eux, pendant cette veillée, un échange de procédés et même d'histoires. Le trait suivant, raconté par Ramirez, me frappa.

« Le voleur Perèz qu'on appelle encore, à Chiclana, *el diablo* et que j'ai eu l'honneur de connaître, nous dit-il, était un des hommes les plus fiers et les plus courageux que j'aie vus ; il avait la conscience et l'orgueil de sa supériorité à un tel point qu'il lui semblait impossible que personne l'égalât dans son art. Sa bande était fort belle, il la congédia un jour sur le seul prétexte qu'on la croyait indispensable à ses coups de main ; il y avait pourtant dans cette bande un certain Fernando qui pouvait, à bon droit, se dire le rival de Perèz. Cette rivalité avait même amené entre eux un certain froid. Perèz dit à Fernando en le quittant :

— Retiens mes paroles, Fernando, tu m'as proposé souvent des paris, voici le mien : Je te permets de m'attaquer à main armée, n'importe en quel lieu où tu me trouveras voyageant ; tu ne m'auras pas, et je t'aurai ! Seulement nous serons seuls, tu entends ?

— Le pari était dur, objecta Juan ; c'était un *desafio* (1) en bonne forme.

— Un beau soir, continua Ramon, — il y a bien de cela un an environ, — Perèz, l'ancien bandit, revenait seul sur le chemin de San Fernando à Cadix. Il était monté sur un beau cheval andaloux à selle arabe ; la nuit était si noire que le fer de ses étriers luisait à peine. Un homme également à cheval l'aborde sur la chaussée enclavée, vous le savez, de chaque côté par la mer ; il était embossé dans son manteau jusqu'aux yeux ; il crie à Perèz d'arrêter...

— Je suis Fernando, dit-il à Perèz en tirant une escopette...

— Tu as manqué aux conditions de notre pari, répond Perèz, tu devais être seul ; regarde derrière toi les deux cavaliers qui te suivent...

Fernando retourna la tête instinctivement.

(1) Défi de duel.

Mais au même instant il tomba mort ; Perèz l'avait tué d'un coup de pistolet.

— Cela prouve, continua Ramirez, qu'il ne faut jamais tourner la tête en arrière.

— Ni parier contre le diable, murmura Juan en se signant. Bonne nuit, seigneur Ramirez!

Le manchot donna sans rancune une poignée de main au majordome ; il se retira très satisfait de nous, car nous lui offrîmes quelques cigares. Avec un *puro* on se ferait, en Espagne, l'ami d'un chef de bande ; le tabac, autant que le ton d'égalité, rétablit tout ; d'ailleurs Ramirez était peut-être repentant ; il portait à son cou un scapulaire brodé de noir, l'image de Sant Antonio tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Le flacon d'*aguardiente* (1) ne fut pas oublié par lui ; il fut se coucher en pestant toutefois contre son oncle le mayoral qui lui donnait si peu après lui avoir ravi tant. Juan se coucha persuadé que Ramirez ne lui en voulait nullement, et que

(1) Eau-de-vie.

Pepe avait arrangé la chose en famille. Le coup de pistolet pouvait bien, après tout, revenir de droit à Pepe, qu'en pensez-vous?

Il y a seize lieues de Somo-Sierra à Madrid ; on met douze heures mortelles pour franchir cette distance. Après une nuit blanche, le zagal nous réveilla ; il était six heures du matin. L'écurie était au dessous de nos lits ; les sifflements du vent, et le bruit des mules furent notre concert jusqu'à l'heure du départ. Nous devions déjeuner à Cavanillas. La ville de Buitrago par laquelle nous passâmes, et qu'à ses tours antiques comme à ses murailles on prendrait pour une ville arabe, est dominée à gauche de la route par une forteresse qu'on croit avoir appartenu aux Templiers ; elle était à demi voilée par l'ombre lorsque nous y arrivâmes. Avant l'Ozoyuela, le terrain offre peu de lignes, les collines sont enveloppées à leur base de brouillards fumeux laissant apercevoir leurs crêtes bleues et vertes. Le calesero, attelé de

bœufs, gravit péniblement cette côte, les huit mules sont au pas, le soleil ondoie partout, et sur les pentes du terrain jaunâtre, et sur les blocs de ces rochers aux formes âpres, sataniques. Le sol a changé d'aspect, les pâturages embaument, le thym, la lavande, la sauge rassemblent sur cette Sierra leurs parfums aromatiques. Vous passez au pied de la Sierra de la Cabrera; les plantes et les roches se disputent le sol, ces roches à elles seules sont un chaos; vous vous croiriez par instants dans quelque site aride des Pyrénées, n'était le Gave dont le murmure ne s'entend pas.

La vallée de l'Osoya qui fait suite est un terrain si admirablement disposé pour le vol, qu'involontairement je me retournai; je regardai Ramirez. Il fumait tranquillement avec l'*escopetero* et buvait de temps à autre un coup de vin à sa *bota*. Ici le terrain devient inégal, montueux, fantasque, il est semé de blocs de cailloux qui tous font la grimace

comme les diables de Weber. Ce val de l'Osoya n'est qu'une vaste nécropole de granits ; l'aspect en est sale, grisâtre, il sent la poussière et les ossements de Josaphat. La Sierra nous oblige à monter depuis une heure, nous nous apercevons au dessus des nuages ; à droite nous avons le couvent de la Cabrera, à gauche la Guadarama. En vérité, le couvent n'a pu être placé ainsi que par les mains de Dieu dans ce désert. C'est sa providence, son port. Cependant et peu à peu les campagnes s'épanouissent comme par échappées ; avant Cavanillas on trouve des taillis de sorbiers et d'églantiers, mais ces fleurs du chemin, et ces vases d'une minute disparaissent bien vite sous les ravins, les aspects grandioses et fiers vers lesquels vous entraîne le pas rapide de la mule. Des nuages blancs, déchiquetés, courent à gauche sur la ligne immense de l'horizon au fond duquel coule la Guadarama.

A huit heures du matin vous entrez dans

Cavanillas, c'est là que le déjeuner vous attend. C'est aussi près de là que l'on a volé trois fois seulement en ce mois-ci le courrier de Madrid. Sur cette route pas un arbre, pas une fontaine, rien qui sente enfin les approches d'une capitale. Non loin de Pedrezuela qui fait suite, ce sont des méandres de terre au milieu du sol, des monts ou des ondulations de couleur brune courant l'une sur l'autre comme les vagues de la mer, une chaîne immense de collines ferme le cadre et se confond avec le ciel. L'olivier étale ses maigres dentelles, l'herbe est rare, les tours éparses qui servaient autrefois de fanal au More pour les signaux, servent actuellement de repaire aux bandits. Voici venir le paysan de Castille les jambes pendantes sur son âne, il est noir, et se détache en silhouette sombre sur les fonds bleus et les champs jaunes de maïs. C'est Sancho, pensez-vous, c'est le grison du digne écuyer Sancho, chez lequel

tant de fois l'amour de son seigneur l'emporte sur celui de son âne. Le paysan de Castille se carre cependant sur son *borrico* d'un air de prince, on comprend qu'il est le suzerain de ce désert aux portes d'une capitale. A trois lieues de Madrid le regard découvre le maigre ruban de l'Aleté qui sillonne à gauche la campagne hérissée d'une herbe triste. Les abords de Madrid se font sentir, ici c'est un carrosse séculaire attelé de sept mules à pompons rouges qui vient au devant des Madrilains, renfermés dans la boîte de la diligence, plus loin de coquets officiers font caracolier leurs chevaux. De graves *senoras* descendent de ces voitures dignes du temps de Charles III, elles vont à leurs filles et à leurs nièces qu'amène le *calesero*, elles les baisent et les rebaisent avec une sorte de frénésie. *Antonita mia! Querida Carmen! etc.* Du reste, aucun faubourg, aucun jardin qui annonce la ville, c'est un diamant tombé

du bec de l'aigle dans la plaine aride et plombée des feux du soleil. Quand l'œil le découvre, la main le touche déjà.

Le *cale sero* s'arrête à quelques pas de la Puerta del Sol, chacun vous entoure, vous presse : on s'embrasse, on se déchire. L'étranger seul cherche en vain un visage ami, il est isolé au milieu de cette foule. Dès la première caserne qu'on trouve à l'une des rues d'entrée de Madrid, un pauvre fou (*loco*) suivait la voiture en se cramponnant au marchepied. C'était un homme pâle, d'assez belle stature, mais l'œil vitré, hagard, un fou en un mot. Il riait, il chantait avec ce rire et ce chant stupide des crétins qu'on voit aux Pyrénées, ses cheveux étaient tout blancs. On lui jetait de la voiture quelques *quartos* (1). Chacun prétendait le faire crier à sa guise, car notre *calesero*, il faut le dire, était fort divisé d'opinions.

(1) Sols.

— Crie donc : *Viva la constitucione Isabella segunda* ! lui disait un officier. — Le fou gardait le silence.

— Crie : *Viva la Christina* ! disait un autre. Même silence.

— Alors crie : *Viva Don Carlos* ! murmurait le *fraile* à longues manches qui voyageait avec nous.

Le fou n'ouvrait pas la bouche. Je lui jetai alors une pièce de monnaie.

— *Vive Napoléon* !.. s'écria-t-il tout d'un coup. *Vive Napoléon* ! Et il agitait son chapeau avec ses mains.

Je voulus le faire taire le premier , nous étions déjà devant l'hôtel des postes près de la Porte du soleil.

— *Vive Napoléon* ! reprit le fou en tournant vers moi son œil hébété !

Il avait servi avec les Français dans la triste [guerre de l'indépendance. Quand je descendis du lourd équipage, il se plaça en-

core une fois devant moi , et hurla *vive Napoléon!*

C'est à ce cri que je suis entré dans Madrid.



## VII.

Aspect de Madrid. — Les cheminées. — L'égalité du cigare. —  
Les cafés. — La foire de la rue d'Alcala. — Jarretières.  
Luxe des anciens seigneurs. — Médiocrité de la nou-  
velle cour. — L'équipage du Régent. — La  
voiture de la reine Isabelle II. — Listedu  
ministère. — L'oreiller de la *fonda*. —  
De la beauté, et de la laideur espa-  
gnole. — Les *seguidillas*. —  
Le *sereno*.

### A MADAME LA PRINCESSE DE LIGNE.

*Madrid, 29 septembre 1841.*

Au premier coup-d'œil, la ville de Madrid, malgré l'isolement complet de sa situation, offre l'aspect ordinaire des belles et grandes capitales. Des maisons uniformes, des rues spacieuses, des fontaines élégantes, des portes en arc de triomphe, un air grandiose et

monumental, voilà Madrid. Les façades blanches des hôtels ressemblent pour l'alignement à la Chiaja de Naples, ou à la rue de Rivoli chez nous, le pavé est pointu, mais le chemin large, la régularité des toits plaît à l'œil, on y cherche seulement en vain le bataillon de cheminées dont parle Lesage. Où donc l'auteur du *Diable boiteux*, ou plutôt, suivant les Espagnols, le traducteur du très illustre Luis Velez de Guévara, avait-il vu tant de bouches à fumée? J'en suis fâché pour sa gloire, mais une cheminée à Madrid est un véritable luxe. Léviathan, Belphégor, Astarot ou tout autre magicien aurait grand peine à les enlever en l'air du bout de sa baguette infernale (1)!

Ce qui frappe dès l'entrée de Madrid, c'est avant tout son apparence moderne; le poète, le romancier, le peintre se réconcilient diffi-

(1) Il y a pourtant à Madrid et par forme d'ironie, sans doute, la rue des *Siete Chimineas* (la rue des sept cheminées).

cilement avec son aspect architectural. Les styles différents que lui a imprimés çà et là le ciseau de la décadence sont d'un goût équivoque et tourmenté, ce ne sont partout qu'éroulements de guirlandes, niches et caprices dont l'empâtage et la lourdeur vous étonnent, à part quelques rares portails d'églises. Quant au site et à l'assiette de la ville, c'est un vrai défi espagnol jeté au désert par Charles-Quint. D'un petit château créé pour les princes qui venaient chasser l'ours dans ces environs alors boisés, et dénués d'arbres à présent, Charles-Quint a fait une ville.

Moins gesticulante que Naples, moins active, moins folle, cette ville offre néanmoins au premier coup-d'œil quelques points de ressemblance avec la cité italienne que protège saint Janvier. Les vendeurs de fruits et de pastèques vous y rappellent les anciens amis de Mas' Aniel, les cafés sont ceux de la rue de Tolède, les *caleseros*, colonies de

jaune, de bleu et de rouge, ont l'air de ces cabriolets tricolores qui roulent au Largo del Castello. La domination espagnole est la seule cause de ce rapprochement ; les habitudes castillanes forment bien vite le contraste. A Naples, c'est le babil, le tumulte ; à Madrid, c'est la sobriété du langage et du mouvement. Cette ville est au repos, il ne lui arrive rien des brises du golfe où Naples mouille ses pieds. Seulement, si vous y entrez à la lune, comme je viens de le faire, vous y verrez la même réverbération mate, les mêmes traînées d'ombres opaques sur les grands murs. Considérez les maisons ; les portes y sont à carcans de bois et à ferrures, les vestibules offrent de belles dimensions, tout en recélant parfois un vrai cloaque d'immondices dont la seule odeur vous suffoque. Cet homme en haillons, qui vous demande votre cigare et y allume le sien sans plus de façon, est peut-être le dernier mendiant de

Madrid, n'ayez garde de le refuser, c'est ici le sol de l'égalité réelle. Je vous en préviens, vous chercheriez en vain un *cicerone* parmi ces gens-là; la servilité italienne est obséquieuse, elle vit sur l'étranger; la misère castillane s'en éloigne fièrement, ou se révolte à l'idée de son contact. Drapez-vous, marchez, tenez le haut du pavé, vous êtes dans une ville où l'on se règle sur tout ce qui a des airs d'autorité et de noblesse; jugez après cela du nombre des aventuriers et des intrigants! Ces cafés vous semblent avec raison moins luxueux que ceux de Paris, on s'y asseoit devant des miroirs piqués de mouches, et sur des banquettes dignes d'un théâtre d'acrobates; le garçon (*mozzo*) en fait le service avec lenteur, sans se fatiguer et comme s'il était gentilhomme; tout cela est vrai, mais vous y pourrez fumer à l'aise comme sous les tentes de l'Orient, vous y trouverez des types étranges, des victimes de l'ancienne cour, des héros et des fiers-à-

bras de la nouvelle, les *braseros*, les verres d'eau glacée, le chocolat brûlant, et des gazettes comme il ne s'en fait qu'à Madrid. — Vous aimez la danse ? Courez au théâtre, les acteurs y sont brodés sur toutes les coutures, les castagnettes crient, les jupes voltigent ; pendant ce rapide quart d'heure de plaisir, toutes les belles dames dont s'éprend Gil Blas sont dans la salle à jouer de la prune ou de l'éventail. Cette promenade est celle du Prado, cette rue celle d'Alcala, cette porte est celle du Soleil. Ce peuple paré, attifé, bariolé, vous paraît un bateleur, regardez le couteau qu'il porte à la ceinture, écoutez-le vous dire une simple histoire avec son flegme sérieux, et vous changerez d'avis. Ces aveugles qui hurlent les gazettes ne vendaient autrefois que des images de saints, ces officiers si charmants et si coquets ne sont pas même payés. Les aguadores crient l'*agua frezquita* ! Les vendeuses d'oranges vous of-

frent leurs *naranjas*. Les lanternes des *madones* et des cabarets sont allumées, c'est l'heure mystérieuse où les amoureux et les fiancés causent aux grilles. L'amour, quoi qu'on fasse, sera toujours le roi de ce pays, sachez-le. Seulement sa capitale à lui c'est Séville, et nous ne sommes encore qu'à Madrid.

Je suis arrivé ici au moment de la foire annuelle (*feria*) qui occupe la longueur de la belle rue d'Alcala, à commencer de la *Puerta del Sol*. De cette façon, me voilà bien vite au courant des moindres usages de la vie castillane, je n'ai qu'à acheter des habillements nouveaux dans ces boutiques, pour me travestir en espagnol; il y a là des couteaux, des jarretières, des castagnettes, des miroirs de poche, des boutons à grelots. Les jarretières seules feraient vos délices, elles sont toutes brodées d'une petite ligne d'argent, et portent chacune deux vers galants ou sa-

tyriques. Dois-je vous traduire celles que je vous envoie? Il y a sur l'une :

« Esta variedad de colores

« Pinta la de tus amores (1); »

Et sur l'autre :

« Su carita tan hermosa

« Es una piedra preciosa ! (2) »

La seconde jarretière est une vérité, la première me semble un peu caustique.

Tous ces grands flandrins de marchands aux joues hâves, au teint plombé, se reposent sans façon à minuit sous les ais de leur étalage, en plein vent ; chaque arbre de la rue d'Alcala semble ronfler ; il y a de ces hommes qui dorment sur le pavé même, enveloppés dans leur manteau, le bonnet pointu à pompons noirs sur les yeux. D'autres sont

(1) Cette variété de couleurs peint celle de tes amours.

(2) Votre jolie figure est une pierre précieuse.

éveillés et jouent aux cartes ou comptent leur recette de la journée, près de méchantes chandelles. C'est un tableau de Rembrandt que j'ai le bonheur de voir, sans me déranger, j'en jouis du coin de mon balcon.

A défaut de *cicerone*, et en attendant que j'aie remis mes lettres de recommandation à leur adresse (labeur véritable pour le lendemain!) c'est le digne Juan, le majordome qui est mon guide. Juan est un Castillan de la vieille roche, il sait qu'avant toutes choses un Espagnol doit se lamenter et regretter le temps qui n'est plus; aussi me parle-t-il des merveilleuses fortunes que possédait jadis Madrid, de la duchesse de Benavente, du duc Mœdina-Celi, du duc d'Albe, que sais-je, moi? Suivant Juan, le duc de Mœdina-Celi était si riche qu'il pouvait se coucher dans l'un de ses domaines, quelque voyage qu'il fit; cela sent le marquis de Carabas, allez-vous dire; mais la jolie petite duchesse d'Albe n'avait-elle pas encore, au dire des gens de

Madrid, une once d'or (1) à dépenser chaque fois que sa pendule sonnait la demie ? Il s'est donné ici des bals magnifiques sous Ferdinand VII, dans des écuries à glaces ; cela rappelle le fameux couvert que vit le prince du Nord dans celles de Chantilly. Le duc d'Osuna, le comte d'Altamira, le duc de l'Infantado se ruinaient jadis en folles prodigalités. C'étaient des mules, des laquais, des nègres à collier d'or et à parasol, des magnificences de toute espèce avec lesquelles contraste cependant, au premier aspect, la simplicité des mœurs espagnoles. Le bruit que fait la nouvelle cour est bien humble, la grandesse actuelle s'est imposé elle-même de rudes privations. Les hôtes que renferment ces maisons écussonnées sont-ils opulents ou pauvres ? De quelle vie vivent-ils, et vais-je donc retrouver ici la misère italienne qui fait tant saigner le cœur ? Je vous dirai

(1) Quatre-vingts francs de France.

tout cela demain ; en attendant je viens de voir passer l'équipage du régent. Cet équipage se compose d'un lourd landwau attelé de huit mules ; il est précédé et escorté d'un piquet de *milicianos*. La voiture de la petite reine n'est trainée que par six mules grises. Je l'ai aperçue hier, elle occupait le fond du carrosse avec sa gouvernante, madame la comtesse Mina, elle avait une capote bleue de France, et de petites mitaines toutes pleureuses.

Je trouve sur ma table un petit journal de Madrid qui ne manque pas de sel ni de malice ; c'est le *Cangrejo*, feuille légère de l'opposition. Ce *Cangrejo* a trouvé moyen de faire élire député son principal rédacteur, un jeune homme ; car ici l'on est député à 22 ans, sans payer le cens. On prend place de bonne heure dans la galerie parlementaire. Mon hôte, le maître de l'hôtel de la Fonda de l'Amistad, a cru également me de-

voir donner la liste des ministres; elle se compose des noms suivants :

Affaires étrangères. . . . .	Gonzalès (don Antonio).
Finances. . . . .	Surra y Rull (don Pedro).
Intérieur. . . . .	Infantès (don Facundo).
Grâce et justice. . . . .	— Alonzo.
Guerre. . . . .	— Chacon.
Marine. . . . .	— Capaz.

Mon hôte est Français; c'est un petit homme, court, jovial, ayant tout l'aplomb et la vivacité d'un Basque. Il se nomme Louis Ferrand. Il est de la vallée d'Argelès dans les Pyrénées. La fonda qu'il tient, rue *del caballero di gratia*, serait assez bonne s'il y avait des lits moins durs et une odeur moins horrible dans son escalier. Après m'avoir demandé mon passeport (*el passe*) avec une dignité comique, il m'a conduit dans une chambre spacieuse et assez belle, mais sans nul papier (disette d'ornement commune à Madrid), elle a un balcon ouvert sur le coin de la rue d'Alcala et les arbres chétifs de

son maigre boulevard; un bureau énorme de longueur, et pour toute glace à la cheminée, un miroir de quatre francs cinquante centimes. Le lit consiste dans une paillasse avec des draps infiniment courts et pareils à ceux qu'on vous sert en Allemagne. L'aubergiste a ouvert de grands yeux quand je lui ai demandé un oreiller (*almohada*).

— Un oreiller, a-t-il repris, un oreiller ! mais c'est ici un objet inconnu depuis Philippe V ! cependant, je crois que ma femme possède là-haut une espèce de coussin ; je vais le lui demander.

J'examinai de nouveau l'appartement, il avait deux choses assez rares dans les Espagnes, une chambre de domestique, sorte d'alcôve longue et noire, et une cheminée, ce qui me fit récrier d'admiration.

M. Louis Ferrand revint bientôt avec un ample coussin sur lequel on avait cousu deux serviettes ; il me fit valoir cet *almohada* de nouvelle fabrique.

— C'est le seul hôtel de Madrid, señor, où vous puissiez trouver une cheminée, me dit-il avec une sorte d'orgueil. Et aussi un oreiller, ajouta-t-il en plaçant ce qu'il apportait sur mon lit.

En revanche, et malgré les dispositions hostiles de ma couche, je dinai fort bien à l'hôtel de l'Amistad. Le cuisinier était Italien, mais tout m'y fut servi à la française, proprement et abondamment.

Il était huit heures lorsque je sortis de table, je trouvai le Prado fort animé, c'est la belle heure de la promenade. Les mantilles noires et blanches, les dandys à épingles en diamant et à canne dorée, les manolas et les jeunes officiers s'y entassaient à l'envi dans l'allée de gauche nommée *Paris*; là on se coudoyait, on se pressait, c'était le boulevard italien en raccourci. A travers la vapeur de mille cigarettes j'entrevois les belles fontaines de Neptune et de Cybèle, d'assez beaux arbres pareils à ceux des Champs-Élysées,

sauf l'ombrage, des bancs de pierre chargés de manteaux, de chapeaux pointus: j'entendais le cri des éventails, et le mot d'*agur!* répété par mille bouches. Au premier abord, les femmes de Madrid vous semblent petites pour la plupart, c'est le sang africain mêlé au sang catholique, et ce qu'il y a de singulier, le contraste de la laideur à côté du beau. A deux pas de cette femme digne de servir de modèle au Murillo, vous rencontrez une vieille sorcière qui semble échappée de la onzième satire de Rénier. Près de ce jeune homme coquet, le poing sur la hanche et se drapant dans sa cape comme un gentilhomme de Gil Blas, vous avez le lépreux que les peintres espagnols ont mis tant de fois dans leurs peintures; la race des gitanos, des mendiants et des nains: le luxe à côté de la vermine. Une observation qui m'a frappé, c'est que l'on rencontre ici peu de vieillards; il semble que sur cette terre déshéritée, rien ne mûrisse, ni les hommes ni les fruits. Par

une suite de son indolence ou de sa vanité nationale, ce peuple est également peu curieux, il comprend à peine la curiosité de l'étranger. Cependant une grande partie de Madrid se porte ces jours-ci dans la rue d'Alcala à l'exposition nouvelle de peinture, dans l'emplacement du Musée d'histoire naturelle. Voilà certes une occasion de connaître les artistes en renom dans la capitale des Castilles, je ne la manquerai pas et vous conduirai à cette *academia* dans ma prochaine course.

Ce soir, en rentrant dans ma paisible fonda, j'ai été surpris de la façon tout anglaise de frapper aux portes : le nombre de coups désigne celui des étages. Des petites filles de quatre à cinq ans dansaient sur les marches d'une maison avec une merveilleuse agilité. Elles s'étaient composé un costume de leur façon avec quelques vieilles étoffes, des chiffons, des morceaux de voile noir, et un bouquet. Elles dansaient des *seguidillas*, ces danses courtes et vives. Elles étaient quatre; en

les observant, il m'est venu à l'idée que Lawrence et Greuze étaient à coup sûr nos premiers, nos seuls peintres d'enfants. A cette heure, où y en a-t-il? Deux senoras en mantille, l'une jeune et l'autre vieille, — la dernière encore belle cependant, — frappaient à la porte d'une large maison de la calle de la Montera; un valet les précédait avec une lanterne comme dans la *Petite ville*, de Picard. A quelques pas de là j'ai rencontré une horloge vivante, un monsieur qui chante les heures sur des gammes plaintives ou criardes; c'est une sorte de *watchman* espagnol qui a l'œil ouvert sur les voleurs de nuit, et qu'on nomme le *sereno* (1). Il porte une redingote bleue,

(1) Les *Serenos* ont aussi des pistolets. Il n'est pas inutile et il est même assez prudent de les prendre pour saufs-conduits. Le jeune M. de B..., attaché à l'ambassade, en avait deux tous les soirs, et voici le raisonnement qu'il faisait: « Si l'un d'eux veut me tuer, l'autre, voyant qu'il va me prendre pour lui seul tout mon argent, viendra à mon aide, ces messieurs aimant rarement à partager. »

bordée d'un galon rouge au collet, un bâton à pique et une lanterne. Son chapeau de cuir ressemble à celui d'un cantonnier. Dans la *calle del Perro* (rue du Chien), petite rue très étroite et très dangereuse à Madrid, il n'y a aucune porte. On vous étourdit même les oreilles d'un certain proverbe équivalant à ceci : *Si les galériens s'échappaient et pouvaient se sauver entrouvant une porte à la calle del Perro, la loi ne leur dirait rien!*

Or, on l'a relevé pas plus tard qu'hier un pauvre sereno égorgé en ce bel endroit, par deux hommes déguisés en *manolas*.

Je me couche sur cette histoire fort peu rassurante, mais dont au besoin vous pouvez faire une *nouvelle* ou un tableau.

..... Ce matin, comme je rentrais chez moi à la *fonda* après avoir acheté une assez bonne édition du *Diable boiteux*, de Luis de Guevara, *restitué à la langue espagnole* (ainsi le dit la préface), j'ai trouvé mon déjeuner

servi dans ma chambre , et devant ce déjeuner , des plus modestes à coup sûr , puisqu'il se composait d'une tasse de chocolat , deux messieurs qui m'avaient mine certainement de ne pas s'en contenter. C'étaient deux professeurs fort distincts , un professeur de couteau et un maître de castagnettes ; ils vivaient entre eux fraternellement. Le maître de castagnettes était un Andaloux de soixante ans environ , qui se piquait d'avoir joué devant le prince de la paix et la reine Maria-Luisa ; le maître de couteau avait connu José Maria et portait une bague (*sortica*) qu'il affirmait avoir appartenu à cet Annibal de grand chemin. Ces deux instituteurs de la jeunesse , la providence des oisifs et des étrangers , m'avaient offert leurs services , le maître de castagnettes avec un sourire stéréotypé sur les lèvres depuis Godoy et qui semblait me dire : « Je vaux mademoiselle Essler pour la grâce andalouse des poses ; » le maître de couteau avec cet air sombre d'un

tyran de mélodrame représenté par le terrible M. Marty.

La *nabaja* (couteau) ressemble à un grand compas ; elle a quelques petits filets de cuivre travaillés assez gentiment à son manche, et un ressort dont il faut savoir le secret. Le plus souvent elle vient d'Albacete, la meilleure fabrique ; sur la lame il y a une inscription ; la plus ordinaire est celle-ci : *Servo a mi dueno* (Je sers à mon maître). Ce couteau vaut un *duro* (cinq francs de notre monnaie de France). Le pape a défendu le canif aux sujets de ses États dans l'année 1832 ; j'étais alors à Rome, et le *tymparile* était à l'index. Madrid est plus tolérante que Rome. Le couteau remplace l'épée. Avec ce couteau, l'on hache tranquillement son cigare au soleil et l'on tranche le soir la vie d'un homme : c'est une arme à deux fins et il y en a de toute grandeur. A Saragosse, à Cordoue, à Madrid, les gens du peuple ne se font faute d'*essayer* ce qu'ils nomment le couteau (*probar la na-*

*baja*) dans le ventre d'un bon bourgeois ; ils se provoquent entre eux et vont jouer du couteau sous les oliviers. Mon professeur a deux doigts de moins et se nomme Nettuno.

Il est impossible d'être plus mal nommé. Le professeur Nettuno a l'eau en horreur, il ne quitte pas les distillateurs et les liquoristes, il aime les boutiques d'eau-de-vie par dessus tout. Sa fiancée (car il ose songer à se remarier en troisièmes nocés) chante merveilleusement la *Tuna*, la chanson favorite des *manolas*. Elle m'a visité l'autre jour avec lui, et m'a beaucoup parlé du général Diégo de Léon qui prend toujours ses souliers chez elle. Dans sa jeunesse elle était cordonnière, et voilà qu'un jour un soldat entre chez elle, c'était un soldat de Diégo Léon ; il lui demande ce qu'elle a de mieux en chaussures. La pauvre fille ignorait sans doute qu'un soldat d'Espagne chaussé, cela se voit à de rares intervalles. Elle s'empessa de le servir. Pour le militaire, une fois les

souliers mis , il détala sans payer. C'était un Galicien , il n'y eut bientôt plus assez de pierres et de manches à balais à lui jeter. Bref, on l'amena à Léon , qui paya la paire de souliers. Seulement , et pour le punir , il l'obligea à la partager avec ses camarades. De cette façon l'équilibre fut rétabli et la discipline sauvée.

La science du couteau, ou, si vous le préférez, de la *nabaja*, cette escrime espagnole si nécessaire, est une fort belle science au dire de Nettuno. Si vous le voyiez comme je le vois en ce moment-ci, son chapeau d'une main et sa lame de l'autre, vous croiriez avoir affaire à un danseur replié sur lui-même; il couvre une partie du fer avec son doigt, et vous demande poliment combien de pouces votre seigneurie désire. Vous concevez que moi qui lui sers de mannequin je forme dès lors le vœu le plus modeste; il s'élançe alors comme un chat sauvage, roule des yeux, m'éblouit et me donne le ver-

tige avec ses balancements de *nabaja*. Il a fait tous les métiers, d'abord enfant de chœur à Séville, puis marinier, puis *baratero* (1) à Cadix, mais avant tout il était né pour la démonstration du couteau. Sur la place de la Constitution à Malaga, il se retourne un soir en entendant une femme se récrier sur un coup de couteau que venait de recevoir un orfèvre de la ville (*diamantista*). Cette femme, habituée sans doute à ces sortes de récréations, s'écriait alors : *Que bonita pugnada* (2)! Il n'en a pas fallu davantage à Nettuno pour voir qu'elle saurait l'apprécier, il l'épouse ces jours-ci, et ce qu'il y a de non moins étrange, c'est qu'elle m'a semblé d'une douceur d'ange, elle avait la larme à l'œil en me racontant quelques détails sur le brave Léon, dont elle était allée voir l'épitaque au cimetière de Madrid.

Le professeur de castagnettes est plus jo-

(1) *Baratero*, bandit du port de Cadix.

(2) Quel joli coup de couteau !

vial : c'est un pauvre diable qui n'a que trois dents en chevaux de frise sur le devant de la bouche et qui pendant treize ans n'a fait que rêver pour son pays des télégraphes. Il a présenté une foule de plans et de modèles pour multiplier ces lignes de signaux , fort rares en Espagne ; il a vu les ministres, pétitionné ; il a couru les chancelleries et les *escribanos*, on l'a rebuté , et il joue des castagnettes. Ainsi dut être Fulton lorsque Napoléon se moqua de lui et de sa vapeur.

Ce brave homme a nom Grégorio. Il m'a vu ce matin fort inquiet au sujet d'un double *duró* (la moitié d'une pièce de 20 francs) que j'avais reçu la veille du maître même de ma *fonda*, et que l'on m'a déclaré être faux. C'était un *réal* (cinq sols) redoré et perfectionné. Il m'a fallu subir les doléances de l'hôtelier ; il jure ses grands dieux que la fausse monnaie court Madrid et les Castilles. Le maître de castagnettes ajoute , en guise

de consolation, que c'est bien pis en Andalousie.

Vous me demandez quelques croquis à l'encre ; les types ne manquent pas , mais ils s'affaiblissent et tendent à s'effacer de jour en jour.

Commençons par la *manola*, par exemple, la *manola* , la grisette espagnole par excellence. Vous connaissez la vie opulente et folle des anciens seigneurs ; eh bien, ils dépensaient jadis pour plaire aux manolas autant que les beaux créoles du Cap dépensaient pour leurs mulâtres. Les manolas, ces syrènes à la voix douce, à l'œil agaçant, au pied coquet, ruinaient la grandesse tout aussi bien que les comédiennes. Elles allaient alors magnifiquement voiturées et costumées dans les promenades. Goya les peignait avec leur fard et leur éventail, il y avait entre leurs galants des tournois et des défis amoureux. A cette heure, la vie des manolas ressemble à celle de nos modistes de la Chau-

mière, elles ont cependant le bas bien tiré, il est de soie et à jours, elles portent la mantille et la robe très courte. Avenante et fine, la manola a mérité d'être chansonnée par Breton de los Herréros, elle se glisse sous le masque aux bals de l'Orient ou de Villa Hermosa. Vous plaît-il qu'elle chante? Elle est un recueil vivant de *canzones*, elle fume et se dandine le poing sur la hanche, aime le couteau, les mouchoirs de couleur, la guitare, les *romerías* et quelquefois même son amant. Son parler est bref, saccadé, nuancé d'amour ou d'impertinence suivant l'occasion et son idée; elle a tout l'orgueil de sa supériorité, toute la conscience de sa valeur.

La *Manola* de Madrid fait suite dans l'histoire de ses fastes galants à la courtisane, cette autre puissance des anciens jours dont les plus grands seigneurs subissaient si humblement le caprice.

Elle a recueilli ses traditions, elle sait ce qu'était jadis en Espagne la vie orgueilleuse

---

de ces reines d'un jour. Aussi ne veut-elle pas leur rester inférieure et se laisser vaincre en générosité par ses devancières.

Au beau temps de Saint-Jean-de-Luz et de l'île de la Conférence, le duc de Medina las Torres emmenait à sa suite dix carrosses qui ne servaient qu'à voiturer quatre-vingts ou cent valets de livrée, il y en avait un de cuir gaufré et de brocart d'or pour sa maîtresse. Sur le point de se brouiller un jour avec elle, il lui envoya ce billet doux :

« J'estime tant mon cœur, que j'avoue, Mademoiselle, que je ne saurais vous payer de sa perte ; pour vous en consoler, voilà un contrat de vente que je vous fais de ma terre de Sarrana ; vous savez qu'elle vaut cinq mille livres de rente. »

Elle lui renvoya son billet et son contrat coupés en deux, avec cette réponse :

« J'estime votre cœur encore plus que vous ne l'estimez, car non seulement j'avoue qu'on ne saurait me payer de sa perte, mais

je vous ferai voir tout le reste de ma vie qu'on ne m'en saurait consoler. »

Montreuil raconte quelque part qu'un autre grand d'Espagne aimait également l'une de ces Danaë de Madrid ; il se crut trahi pour un gentilhomme grenadin, et il dit un soir à sa belle au Prado :

— Vous savez la maison où je vous ai prise dans Séville, vous pouvez vous en retourner dans une heure, je vous enverrai de quoi vous y conduire.

Il lui envoya huit cents pistoles ; elle répondit au gentilhomme qui les lui apporta :

— Dites au duc d'A... que j'ai aimé son mérite et non pas sa richesse, que je me ferais conscience de lui causer de la dépense ; il ne coûte que sept écus par le coche, je les prends et je lui renvoie le reste. Voilà les clefs de mes deux cabinets, il y trouvera les bijoux qu'il m'a donnés, et tous mes habits.

Le duc lui fit apporter vingt mille livres.

et après avoir été amoureux d'elle six ans de suite, il la maria richement l'année du jubilé.

« La cour de France, ajoute ingénieusement Montreuil, aurait de la peine à fournir un amant plus honnête homme, et le Marais une courtisane plus généreuse. »

On cite de la manola des traits tout aussi désintéressés. On en a vu plusieurs faire des quêtes entre elles pour de pauvres soldats, payer des messes et s'imposer l'obligation de broder aux *ninos* (1) des couvents des robes de dentelles et de velours. Cependant, depuis l'abolition des moines, elles n'en sont pas encore venues à donner, comme eux, à midi la soupe aux pauvres.

Les barbiers en plein vent (*barberos*) vous font songer sans doute à Figaro; vous vous représentez un *barbero*, sa trousse en main, portant la résille et la veste à bou-

(1) Enfants Jésus richement habillés dans les églises.

tons d'or. Hélas ! en 1841, il n'en est rien ; ces opérateurs, qui posent aussi les sangsues, n'ont plus rien du valet d'Almaviva pour la finesse et la grâce des broderies. Ils rasant à bon marché, voilà tout, savonnant avec indifférence le menton de l'Asturien qui porte de l'eau, celui du *miliciano* qui traîne un sabre, ou de l'*escribano* qui tient la plume. Les plus riches ont une boutique, les autres rasant en plein vent ; on prétend que ces derniers sont les meilleurs. C'est une chose curieuse, je vous assure, qu'un Espagnol se faisant ainsi raser au soleil : il est résigné comme un martyr ; ce quart-d'heure de propreté lui coûte beaucoup. La boutique du barbier est ordinairement voisine d'un *despacho de vino*, c'est en ce lieu de récréation que le barbier va se rafraîchir et causer avec ses pratiques. La procession du Rosaire vient-elle à passer avec ses lanternes, le barbier s'agenouille, il quitte son rasoir ou la conver-

sation d'un *gallego* (1), il est dévôt pour quelques secondes, puis il retourne bientôt aux *copas* des cabarets. Il en coûte un réal pour se faire raser, et à coup sûr c'est bien peu. Mais le véritable barbier est à Séville; c'est là qu'il vous attend, sa gazette et sa trousse en main, il s'ennuie à Madrid, il y est trop observé et surveillé. La constitution a mis un frein à la langue du barbier, elle lui a ôté son franc-parler, son bavardage et son insolence. Cependant tel est l'attachement de l'Espagne à ses coutumes que le barbier y tient encore une grande place.

Les *caleseros* (cochers) forment à eux seuls une véritable population. Le *calesero* est bien la chose la plus divertissante qui existe. C'est ordinairement un gros Espagnol rubicond avec une veste brune qui sent l'huile et l'ail d'une lieue; les manches de cette veste sont bariolées jusqu'au coude des couleurs de

(1) Galiciens. Ce sont les portefaix de Madrid.

l'arlequin ; le dos a pour broderie un immense panier à fleurs, c'est la veste arabe un peu élargie ; ajoutez à cela des *calzones* ou pantalons à boutons de plomb, un feutre à pompons et un mouchoir sur la tête, un fouet à la main et un cigare dans la bouche, vous avez le véritable calesero de la Porte du Soleil. La paresse étant la déité favorite du cher pays, imaginez-vous maintenant que ces gens-là attendent quelquefois tout un jour avec leur habit d'amadou et leur cabriolet peint, sans pouvoir charger ; ils ont une confiance hyperbolique, eux et leurs chevaux, dans le passant. Ces légères voitures servent plus, au reste, hors de Madrid que dans la ville même, où la course en fiacre n'est pas moins de six francs l'heure. Ces fiacres sont pour la plupart d'anciens carrosses avec des mulets ou des chevaux décrépits, qui vous traînent souvent avec des cordes. Ils se nomment *caratelas*, tandis que les petits cabrio-

lets que mènent les *caleseros* ont conservé le nom presque napolitain de *calesin*.

Quant aux voitures de remise, ce sont de véritables et vénérables landaux d'Allemagne qui vont au pas et ne vous coûtent pas moins de douze francs pour cinq heures. Arrivé à l'heure de la *comida* (dîner), le cocher réfléchit qu'il a bien gagné sa journée : il vous abandonne malgré vos instances, pour aller jouer au *monte* ou boire sa *copa*.

Les fameuses querelles du *pas* qui avaient lieu entre nos ambassadeurs se renouvellent ici plus d'une fois sur les trottoirs : la personne passant sur un *acera* (1) est obligée de le céder si elle n'a pas la droite, et avec une dame on est toujours dans ce cas.

Vous me demandez d'où peut venir à Madrid cet homme à la jaquette noire serrée au milieu du corps par une ceinture de cuir, avec de larges culottes attachées sur le ge-

(1) Trottoir.

nou, des Bottines de drap en forme de guêtres et le chapeau *calanese* à larges bords. Cet homme est un *Maragato*, et don Quichotte ne vous a-t-il pas déjà parlé des *Maragatos*? Ces muletiers noirs et sombres occupent les montagnes d'Astorga, à l'est de Léon. Ils n'ont rien de la légèreté habituelle du muletier, suivent un code à eux et forment une caste à part. Les *maragatos* ne se marient jamais qu'entre eux. Les femmes ont pour habitude de peindre leurs cheveux; elles en laissent pendre les anneaux des deux côtés du visage, ce qui leur donne presque un air de *gitanas*.

A voir les richesses qui encombrent Tolède, Cordoue, Grenade et Séville, on pourrait croire que l'orfèvrerie espagnole peut lutter avec la nôtre; les boutiques de *diamantistas* sont fort communes et fort dégarnies cependant, et les meilleurs ouvriers viennent de France. En revanche, les fabriques de *dulces* (confitures), éparses dans tout Madrid, té-

moignent assez du goût national des Espagnoles pour les sucreries, goût fatal qui leur rend les dents très noires.

Vous qui aimez tant le *bric à brac*, vous seriez ici fort mal à l'aise ; à l'exception du Rastro, où l'on trouve de vieilles épées assez laides et ressemblant presque toutes à des broches de cuisine, vous ne rencontrerez aucune boutique d'antiquaire ; la curiosité est chose morte à Madrid. Gansberg, Monbro, Roussel et Manheim n'y ont point de rivaux, et ce n'est guère qu'aux particuliers que l'amateur pourrait s'adresser. Le bourgeois de Madrid est assez peu jaloux de ces sortes de trouvailles, sa paresse lui faisant d'ailleurs une loi de ne jamais se déplacer ; il est vrai qu'il y a souvent des ventes publiques, mais je n'en ai guère vu qui méritassent l'attention. Le commissaire-priseur qui trône chez nous dans les salles de la Bourse est un mythe pour le peuple espagnol ; il n'y a que des crieurs, et l'on ne saurait en conscience donner le

nom de commissaires-priseurs aux pauvres diables qui dirigent certaines ventes. Ils n'y font guère que le métier d'écrivains publics.

Le bourgeois de Rome met des boutons en mosaïque achetés dans la rue des Condotti, il se promène au monte Pincio et ne dédaigne pas les excursions hors des murs; le bourgeois de Madrid reste chez lui, il ne connaît pas l'Escorial, Aranjuez ou la Granja, mais en revanche il boit de l'eau glacée et fume des cigarettes. Sa vie monotone est soutenue par la stérilité de ses idées, il a ses phrases faites depuis cent ans, et ces phrases ne varient point. Ombrageux et fier vis à vis de l'étranger, il en est pour la France aux idées rancuneuses contre l'invasion impériale, pour son entretien aux points d'interrogation perpétuelle, car si l'Espagnol ne comprend guère que nous soyons curieux chez lui, il n'en est pas moins questionneur. A l'heure qu'il est, et depuis la constitution,

on peut affirmer sans crainte de démenti qu'il n'est nullement catholique. Cependant il s'agenouille lorsqu'il voit passer le viatique en voiture de place, c'est un reste d'habitude et voilà tout. A quatre heures du soir sa *siesta* est finie ; il va voir arroser les allées du Prado, ou causer dans son manteau à la Puerta del Sol.

C'est devant cette porte que j'ai vu passer hier une douzaine de belles jeunes filles. Trois d'entre elles, les premières en tête, balançaient entre leurs mains un coffret de bois entouré de longues guirlandes de feuillages. Je me suis approché du coffret, les jeunes filles m'ont laissé faire en souriant... c'était un petit enfant de dix à onze ans qu'elles portaient au cimetière. Le cher enfant semblait dormir ; ses petites joues pâles avaient la blancheur mate d'un cierge d'église. Les Espagnoles qui le balançaient ainsi étaient en robe blanche ; aucun signe de deuil, l'idée de la mort est ici couleur de rose. Cela



m'a paru charmant et singulier à la fois. On voit des mères veiller quarante jours leur enfant malade, pleurer près de sa couche et s'arracher les cheveux ; le lendemain de sa mort, le jour même, elles ont repris leur sérénité perdue. — C'est un ange de plus au ciel, disent-elles, il est heureux maintenant !

Ce *nino fleuri* que l'on porte en terre avec une si fraîche toilette ne vous fait-il pas songer aux branches d'arbres des Indiennes dont parle M. de Châteaubriand ?

Comme il faisait un vent de Madrid assez maussade ce matin, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'aller, sur l'invitation d'un de mes amis de Castille, entendre plaider une affaire au tribunal criminel. Pour vous donner une idée de la lenteur des procédures en ce pays, l'affaire en question était une affaire contre les meurtriers vrais ou faux, du général Quesada. Or, si je ne me trompe, la mort de Quesada, assassiné à Ortaleza,

date de la révolution de la Granja ! L'avocat défenseur du principal accusé (absent sous caution) était jeune et plein de feu, c'est un homme fort estimé dans son parti. Une pente en damas rouge, sous laquelle se tiennent les juges, une chaise pour l'avocat, et deux huissiers pour maintenir la police du tribunal, voilà toute l'étiquette de cette salle grise et nue.

Si aucune charge de la magistrature n'est vénale en Espagne, en revanche la modicité des honoraires engendre la rapacité. Le seul trafic des *escribanos* suffirait à un étranger pour faire prendre en dégoût le temple de la chicane, leurs ongles de Minotaure s'attaquent à tout. A cette heure qu'il n'y a plus de moines en Espagne, la haine du peuple s'est tournée à juste titre contre l'*escribano*, espèce de monstre noir moitié procureur et moitié notaire, jouissant de tous les privilèges de l'impunité, aussi froid, aussi impassible que Basile, mais ayant au besoin l'as-

tuce de Figaro. Avez-vous affaire à un escribano? En quelques secondes, il vous tarife d'un simple coup d'œil, il sait ce que vous valez, vous êtes un chiffre pour lui. L'autre soir, un jeune Anglais, qui se pique pourtant de bien savoir l'espagnol, jugea à propos de me présenter dans une maison ; la *tertullia* était choisie, pleine d'abandon et de gaité ; je m'y voyais déjà, sans avoir été annoncé, l'objet de ces prévenances flatteuses qui entourent un étranger en Espagne, fût-il Français. Mon ami, le jeune marquis de K..., échangea d'abord quelques paroles avec un grave Castillan qui me fixa d'un air amical, c'était le frère de la maîtresse de la maison : il s'en fut la prévenir, et mon interlocuteur, me prenant alors par la main, me présenta à la dame en m'annonçant comme un *escribano francese*.

Je voudrais pouvoir vous peindre l'étrange péripétie qu'amena cette équivoque, il y eut d'abord une stupéfaction générale, puis un